

sion , sans beaucoup de dépense pour eux , sans de grands dangers pour leurs lieutenans. Ils fondaient principalement leur espérance sur l'inertie des petites nations qu'il fallait dompter.

v.
Caractères
et usages des
peuples
qu'on voulait
assujettir
à la domina-
tion
portugaise.

L'homme, sans doute, est fait pour la société; sa faiblesse et ses besoins le démontrent; mais des sociétés de vingt à trente millions d'hommes; des cités de quatre à cinq cent mille âmes : ce sont des monstres dans la nature; ce n'est point elle qui les forme; c'est elle au contraire qui tend sans cesse à les détruire. Elles ne se soutiennent que par une prévoyance continue et par des efforts inouïs; elles ne tarderaient pas à se dissiper, si une portion considérable de cette multitude ne veillait à leur conservation. L'air en est infecté; les eaux en sont corrompues; la terre épuisée à de grandes distances; la durée de la vie s'y abrège; les douceurs de l'abondance y sont peu senties; les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques; c'est la demeure du crime, du vice, des mœurs dissolues. Ces énormes et funestes entassements d'hommes sont encore un des fléaux de la souveraineté, autour de laquelle la cupidité appelle et grossit sans interruption la foule des esclaves, sous une infinité de fonctions, de dénominations. Ces amas surnaturels de populations sont sujets à fermentation et à corruption pendant la paix; la guerre vient-elle à leur imprimer un mouvement plus vif, le choc en est épouvantable.

Les sociétés naturelles sont peu nombreuses; elles subsistent d'elles-mêmes. On n'y attend point la surabondance incommode de la population pour la diviser; chaque division va se placer à des distances convenables. Tel fut partout l'état primitif des contrées anciennes; tel est celui du nouveau continent.

On y trouva le Brésil distribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivières; quelques-unes sédentaires; un plus grand nombre nomades; la plupart sans aucune communication entre elles. Celles qui n'étaient pas continuellement en armes les unes contre les autres, étaient divisées par des haines ou des jalousies héréditaires. Ici, l'on tirait sa subsistance de la chasse et de la pêche; là, de la culture des champs. Tant de différences dans la manière d'être et de vivre ne pouvaient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs et dans les coutumes.

Les Brésiliens étaient en général de la taille des Européens, mais ils étaient moins robustes; ils avaient aussi moins de maladies, et vivaient longtemps. Ils ne connaissaient aucun vêtement. Les femmes avaient les cheveux extrêmement longs, et les hommes les tenaient courts; les femmes portaient en bracelets des os d'une blancheur éclatante que les hommes portaient en collier; les femmes peignaient leur visage, au lieu que les hommes peignaient leur corps.

Chaque peuplade de ce vaste continent avait son idiome particulier; aucun n'avait des termes pour exprimer des idées abstraites et universelles. Cette pénurie de langage, commune à tous les peuples de l'Amérique, était la preuve du peu de progrès qu'y avait fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres prouvait que les transmigrations réciproques de ces sauvages avaient été fréquentes.

La nourriture des Brésiliens était peu variée. Dans une région privée d'animaux domestiques, on vivait de coquillages sur les bords de la mer, de pêche près des rivières, et dans les forêts de chasse. Le vide, que laissaient trop souvent des ressources si fort incertaines, était rempli par le manioc et par quelques autres racines.

Ces peuples aimaient fort la danse. Leurs chansons n'étaient qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons; elles roulaient ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers. La danse et le chant sont deux arts dans l'état policé; au fond des forêts, ce sont presque des signes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendresse et du plaisir. Nous apprenons sous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence; le sauvage n'a d'autre maître que sa passion, son cœur et la nature. Ce qu'il sent, nous le simulons; aussi le sauvage qui chante ou qui danse est-il toujours heureux.

La tranquillité personnelle des Brésiliens n'était jamais troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'avaient point d'idée; mais celle de leurs petites sociétés l'était quelquefois par des devins qui avaient surpris leur crédulité. De temps en temps, on massacrait ces imposteurs, ce qui arrêta un peu l'esprit de mensonge.

Les notions de dépendance et de soumission, qui dérivent spécialement parmi nous de la connaissance d'un être créateur, n'étaient pas arrivées jusqu'à ces peuples. Cet aveuglement et l'ignorance où ils vivaient de ce qui devait constituer une société raisonnablement ordonnée, avaient écarté de leurs déserts tout principe de gouvernement. Jamais ils n'avaient conçu qu'un homme, quel qu'il fût, pût acquérir le droit ou former la prétention de commander à d'autres hommes.

De même que la plupart des peuples sauvages, les Brésiliens ne marquaient aucun attachement pour les lieux qui les avaient vus naître. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés; qui, dans les bons gouvernements, va jusqu'au fanatisme, et, dans les mauvais, passe en habitude; qui conserve à chaque nation pendant plusieurs siècles, son caractère, ses usages et ses goûts; cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. La vie morale du sauvage est entièrement opposée à celle de

l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans son enfance ; à mesure que ses forces et sa raison se développent , il perd de vue le présent , pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi , l'âge des passions et des plaisirs , le temps sacré que la nature destinait à la jouissance , se passe dans la spéculation et dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il désire , se reproche ce qu'il s'est permis , également tourmenté par l'usage et la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée , l'homme revient , en soupirant , sur ses premières années que des objets toujours nouveaux entretenaient d'un sentiment continuel de curiosité et d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit sans cesse l'image de son berceau , et le retient ou le ramène dans sa patrie ; tandis que le sauvage , qui jouit , à chaque époque de sa vie , des plaisirs et des biens qu'elle doit amener , et qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse , trouve également dans tous les lieux les objets analogues au désir qu'il éprouve ; sent que la source de son plaisir est en lui-même , et que sa patrie est partout.

Quoique la tranquillité des Brésiliens n'eût , pour base , des lois d'aucune espèce , rien , dans leurs petites sociétés , n'était si rare que des dissensions. Si l'ivresse ou un malheureux hasard

enfantait une querelle et que quelqu'un y périt , le meurtrier était livré aux parens du mort , qui l'immolaient à leur vengeance sans délibérer. Les deux familles s'assembraient ensuite , et se réconciliaient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'appropriait autant de femmes qu'il voulait ou qu'il pouvait s'en procurer , et les répudiait s'il s'en dégoûtait. Celles qui manquaient à la foi qu'elles avaient jurée , étaient , par une coutume assez généralement reçue , punies du dernier supplice , et l'on ne riait point de l'homme qu'elles avaient trompé. Les mères , après leurs couches , ne gardaient le lit qu'un jour ou deux ; et , portant leur enfant pendu au cou dans une écharpe de coton , elles reprenaient leurs occupations ordinaires sans aucun danger. En général , les suites des couches sont moins fâcheuses pour les femmes sauvages que pour les femmes civilisées , parce que les premières nourrissent toutes leurs enfans , et que la paresse des hommes les condamne à une vie très-laborieuse , qui rend en elles l'écoulement périodique d'autant moins abondant , et les canaux excrétoires de ce sang superflu d'autant plus étroits. Un long repos , après l'enfantement , loin de leur être nécessaire , leur deviendrait aussi funeste qu'il le serait parmi nous aux femmes du peuple. Cette circonstance n'est pas la seule où l'on voit les avantages des conditions diverses se compenser. Nous sentons le besoin de l'exercice ; nous

allons chercher la santé à la campagne; nos femmes commencent à mériter le nom de mères, en allaitant elles-mêmes leurs enfans; ces enfans viennent d'être affranchis des entraves du maillot: que signifient ces utiles et sages innovations, si ce n'est que l'homme ne peut s'écarter indiscrètement des lois de la nature, sans nuire à son bonheur? Dans tous les siècles à venir, l'homme sauvage s'avancera pas à pas vers l'état civilisé: l'homme civilisé reviendra vers son état primitif, d'où le philosophe conclura qu'il existe, dans l'intervalle qui les sépare, un point où réside la félicité de l'espèce. Mais qui est-ce qui fixera ce point? et s'il était fixé, quelle serait l'autorité capable d'y diriger, d'y arrêter l'homme?

Les voyageurs étaient reçus au Brésil avec des égards marqués; ils se voyaient entourés de femmes qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguaient les expressions les plus obligeantes; on ne négligeait rien pour les bien traiter: mais c'était un outrage impardonnable que de quitter une famille où l'on avait été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pouvait espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct et de la destination de l'homme pour la sociabilité.

Née de la commisération naturelle, l'hospitalité fut générale dans les premiers temps. Ce fut presque l'unique lien des nations; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes, les plus

révérées et les plus durables entre des familles séparées par des régions immenses. Un homme persécuté par ses concitoyens ou coupable de quelque délit, allait chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il se présentait à la porte d'une ville ou d'une bourgade, et il disait: « Je suis un tel, » fils d'un tel, petit-fils d'un tel; je viens pour telle ou telle raison; » et il arrangeait son histoire ou son mensonge de la manière la plus merveilleuse, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutait avec avidité, et il ajoutait: « Recevez-moi; car si vous, ou vos » enfans, ou les enfans de vos enfans, sont jamais » conduits par le malheur dans mon pays, ils me » nommeront, et les miens les recevront. » On s'emparait de sa personne; celui auquel il donnait la préférence, s'en tenait honoré. Il s'établissait dans les foyers de son hôte; il en était traité comme un des membres de la famille; il devenait quelquefois l'époux, le ravisseur ou le séducteur de la fille de la maison.

C'est de ces aventuriers, peut-être, les premiers voyageurs, que sont issus les demi-dieux du paganisme, fruit du libertinage et de l'hospitalité. La plupart durent la naissance à des passagers à qui l'on avait accordé le coucher, et qu'on ne revit plus.

Qu'il soit permis de le dire, il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur. Le voyageur par état ressemble au possesseur d'une habitation

immense qui , au lieu de s'asseoir à côté de sa femme , au milieu de ses enfans , emploierait toute sa vie à visiter ses appartemens. La tyrannie , le crime , l'ambition , la misère , la curiosité , je ne sais quelle inquiétude d'esprit , le désir de connaître et de voir , l'ennui , le dégoût d'un bonheur usé , ont expatrié et expatrieront les hommes dans tous les temps.

Mais dans les siècles antérieurs à la civilisation , au commerce , à l'invention des signes représentatifs de la richesse , lorsque l'intérêt n'avait point encore préparé d'asile au voyageur , l'hospitalité y suppléa. L'accueil fait à l'étranger fut une dette sacrée que les descendans de l'homme accueilli acquittaient souvent après le laps de plusieurs siècles. De retour dans son pays , il se plaisait à raconter les marques de bienveillance qu'il avait reçues ; et la mémoire s'en perpétuait dans la famille.

Ces mœurs touchantes se sont affaiblies , à mesure que la communication des peuples s'est facilitée. Des hommes industrieux , rapaces et vils , ont formé de tous côtés des établissemens , où l'on descend , où l'on ordonne , où l'on dispose des commodités de la vie , comme chez soi. Le maître de la maison ou l'hôte n'est ni votre bienfaiteur , ni votre frère , ni votre ami ; c'est votre premier domestique. L'or que vous lui présentez vous autorise à le traiter comme il vous plaît. C'est de votre argent et non de vos égards qu'il

se soucie. Lorsque vous êtes sorti , il ne se souvient plus de vous ; et vous ne vous souvenez de lui qu'autant que vous en avez été mécontent ou satisfait. La sainte hospitalité , éteinte partout où la police et les institutions sociales ont fait des progrès , ne se retrouve plus que chez les nations sauvages , et d'une manière plus marquée au Brésil que partout ailleurs.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette faiblesse qui nous fait fuir nos morts , qui nous ôte le courage d'en parler , qui nous éloigne des lieux qui pourraient nous en rappeler l'idée , les Brésiliens regardaient les leurs avec attendrissement , racontaient leurs exploits avec complaisance , louaient leurs vertus avec transport. On les enterrait debout dans une fosse ronde. Si c'était un chef de famille , on ensevelissait avec lui ses plumes , ses colliers , ses armes. Lorsqu'une peuplade changeait de demeure , ce qui arrivait souvent sans d'autre motif que la fantaisie de se déplacer , chaque famille mettait des pierres remarquables sur la fosse de ses morts les plus respectés. Jamais on n'approchait de ces monumens de douleur , sans pousser des cris effrayans , assez semblables à ceux dont on faisait réentendre les airs quand on allait combattre.

L'intérêt ni l'ambition ne conduisaient jamais les Brésiliens à la guerre. Le désir de venger leurs proches ou leurs amis , fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils avaient

pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décidaient les hostilités, qui donnaient le signal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnaient aux expressions d'une haine implacable. Quelquefois même on s'arrêtait pour écouter des harangues emportées, qui duraient des heures entières. Elles rendaient vraisemblables celles qu'on lit dans Homère et dans les historiens romains. Alors le bruit de l'artillerie n'étouffait pas la voix des généraux.

Les combattans étaient armés d'une massue de bois d'ébène, qui avait six pieds de long, un de large, et un pouce d'épaisseur. Leurs arcs et leurs flèches étaient du même bois. Ils avaient pour instrumens de musique guerrière, des flûtes faites avec les ossemens de leurs ennemis. Elles valaient bien, pour inspirer le courage, nos tambours qui étourdissent sur le danger, et nos trompettes qui donnent le signal et peut-être la peur de la mort. Leurs généraux étaient les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Les premières attaques ne se faisaient jamais à découvert. Chaque armée cherchait à se ménager les avantages d'une surprise. Rarement combattait-on de pied ferme. L'ambition se réduisait à faire des prisonniers. Ils étaient égorgés et mangés avec appareil. Durant le festin, les anciens exhortaient les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour se régaler souvent d'un mets si honorable. Cet attrait pour la chair hu-

maine ne faisait jamais dévorer ceux des ennemis qui avaient péri dans l'action. Les Brésiliens se bornaient à manger ceux qui étaient tombés vifs dans leurs mains.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différens âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples à demi barbares se les approprient et les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent et les mangent : c'est leur exécration des gens.

Cette anthropophagie a long-temps passé pour une chimère dans l'esprit de quelques sceptiques. Ils ne pouvaient se persuader que le besoin eût réduit aucune nation à la cruelle nécessité de se repaître des entrailles de l'homme; et ils croyaient encore moins qu'on se fût porté à cette atrocité sans y être forcé par une privation absolue de tous les soutiens de la vie. Depuis que des faits plus multipliés, des témoignages plus imposans, des relations plus authentiques ont dissipé les doutes des plus incrédules, on a vu des philosophes qui cherchaient à justifier cette pratique de plusieurs peuples sauvages. Ils ont continué à s'élever avec force contre la barbarie des souverains qui, par un caprice, envoyaient leurs malheureux sujets aux boucheries de la guerre ;

mais ils ont pensé qu'il était indifférent qu'un cadavre fût dévoré par un homme ou par un vautour.

Peut-être, en effet, cet usage n'a-t-il en lui-même rien de criminel, rien qui répugne à la morale ; mais combien les conséquences n'en seraient-elles pas pernicieuses ! Quand vous aurez autorisé l'homme à manger la chair de l'homme, si son palais y trouve de la saveur, il ne vous restera plus qu'à rendre la vapeur du sang agréable à l'odorat des tyrans. Imaginez alors ces deux phénomènes communs sur la surface du globe ; et arrêtez vos regards sur l'espèce humaine, si vous pouvez en supporter le spectacle.

Au Brésil, les têtes des ennemis massacrés dans le combat ou immolés après l'action, étaient conservées très-précieusement. On les montrait avec ostentation, comme des monumens de valeur et de victoire. Les héros de ces nations féroces portaient leurs exploits gravés sur leurs membres par des incisions qui les honoraient ; plus ils étaient défigurés, et plus leur gloire était grande.

vi.
Ascendant
des mission-
naires sur
les naturels
du Brésil,
et sur
les Portugais,
dans
les premiers
temps
de la colonie. Ces mœurs n'avaient pas disposé les Brésiliens à recevoir patiemment les fers dont on voulait les charger ; mais que pouvaient des sauvages contre les armes et la discipline de l'Europe ? Un assez grand nombre avaient subi le joug, lorsqu'en 1549, la cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler un établis-

sement abandonné jusqu'alors aux fureurs et aux caprices de quelques brigands. En bâtissant San-Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie ; mais la gloire de la faire jouir de quelque calme était réservée aux jésuites qui l'accompagnaient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition firent toujours entreprendre de grandes choses, se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires qui, en haine du nom portugais, étaient massacrés, se trouvaient aussitôt remplacés par d'autres, qui n'avaient dans la bouche que les tendres noms de paix et de charité. Cette magnanimité confondit des barbares qui jamais n'avaient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paraissaient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les missionnaires, devint une passion. Lorsqu'un jésuite devait arriver chez quelque nation, les jeunes gens allaient en foule au-devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortaient de leur retraite, ils jouaient de leurs fifres, ils battaient leurs tambours, ils remplissaient les airs de chants d'allégresse, ils dansaient, ils n'omettaient rien de ce qui pouvait marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étaient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montraient une joie aussivive, mais plus réservée. Un peu plus loin, on voyait les jeunes filles, les femmes dans une pos-